



PREMIER CHAPITRE

Titre : **Cave Canem**

Auteur : **Danila Comastri Montanari**

Collection : **Grands détectives**

ISBN : **2-264-03729-X**

N°**3701**

Prix : **7,30 €**

Intrigues antiques

I

An 797 ab Urbe condita
(44 après J.-C., automne)

Sixième jour avant les calendes de novembre

La petite caravane s'éloigna du lac Lucrin et entreprit de gravir les flancs du cratère.

« Baïes a bien changé ! soupira Pomponia en essayant d'appuyer la tête sur les coussins de la voiture sans abîmer pour autant son imposante coiffure, un lourd postiche.

— Les fêtes ne t'ont certainement pas manqué ! protesta le sénateur Publius Aurélius Status, qui, allongé à ses côtés, lançait un dernier regard au panorama du golfe.

— La côte n'est plus peuplée que des messagers de Claude et des hommes de son administration ! déplora la matrone.

— C'est vrai, nous avons rencontré plus d'affranchis du palais que de Pères conscrits au cours de cette villégiature. Mais je me demande qui, parmi les sénateurs de la curie, n'a pas au moins un grand-père marchand, ou né dans l'esclavage.

— Naturellement ! À cause des condamnations et des conjurations, les véritables nobles se comptent à présent sur les doigts d'une main. Et ceux-ci gaspillent leur fortune pour se payer un train de vie digne de Crésus. Désormais les boutiquiers eux-mêmes ne sont plus disposés à se contenter d'une escorte de cinquante domestiques ! Si les choses continuent ainsi, je me demande ce qu'il restera de la grande aristocratie romaine.

— Claude a raison de favoriser les chevaliers et les provinciaux. Le patriciat semble avoir perdu toute capacité d'agir.

— Il est étrange d'entendre ces mots dans ta bouche, étant donné que tu appartiens à l'une des plus illustres familles de Rome, observa la matrone sur un ton caustique.

— Et toi, alors, inguérissable dissipatrice, qui déplores ces dépenses insensées ? Vu ton train de vie, je me demande comment ton mari parvient à éviter la ruine ! plaisanta le patricien, qui connaissait bien les richesses de son ami Servilius, l'époux de la très mondaine matrone. Ta fête d'adieu a dû te coûter à elle seule cinq cent mille sesterces, sans compter les marque-places en or massif que tu as offerts en souvenir à tes invités !

— Ces grossiers personnages les soupesaient pour en évaluer le poids sans accorder un seul regard à leur décoration ciselée ! Non, tu fais bien de construire à Pithécuse. Baïes devient vulgaire, la côte est trop proche de Neapolis, et à chaque *feria* les chariots des citadins les plus rustres envahissent la route... Je ne comprends pas pourquoi Servilius a décidé de prolonger son séjour !

— Pour les cures thermales, Pomponia », expliqua patiemment le patricien. En réalité, après plusieurs mois de banquets épuisants, le pauvre chevalier n'avait qu'un seul désir : se reposer loin de sa loquace et active épouse.

Une toux discrète, derrière les rideaux de la voiture, annonça la présence de Castor, secrétaire et factotum d'Aurélius.

« *Domine*... commença-t-il d'une voix sournoise. Les porteurs sont éreintés et les *basternari* sont las de tirer les mulets !

— Mais nous venons juste de partir !

— *Domine*, tu es confortablement allongé et tu converses agréablement avec une dame de qualité. » Castor inclina gracieusement la tête à l'adresse de Pomponia. « Nous, nous avançons à pied, les épaules chargées de lourds fardeaux, sur des sentiers accidentés et des chemins escarpés... »

Monté sur un jument placide au dos large et accueillant, le Grec indiqua d'un geste dramatique la splendide route pavée qui longeait le lac Lucrin.

« Nous pourrions faire une petite halte... lui accorda Aurélius.

— Adeona te protège, *domine* ! le remercia Castor en invoquant la déesse du bon retour. En outre... la canicule fait rage et les porteurs ont la gorge sèche. »

Le patricien leva les yeux vers l'horizon : c'était le plein automne, le ciel était couvert et il soufflait une brise plutôt humide.

« Voudrais-tu dire que tu as soif, Castor ? lui lança-t-il en le fixant d'un regard froid. Tu as de la chance, voilà une fontaine d'eau fraîche ! »

Scandalisé, le Levantin secoua la tête : « Souhaites-tu que nous attrapions le mal sacré en buvant de l'eau froide alors que nous sommes en nage ?

— Je t'offre du vin, Castor, intervint la matrone en riant.

— Arrête de le gâter ! la réprimanda Aurélius tandis que le Grec se dirigeait vers les outres. Tout le monde prétend que je suis trop bon avec ce tire-au-flanc. Mais chaque fois que je lui refuse quelque chose, il gagne immédiatement un allié à sa cause.

— Si tu ne le laisses pas boire, Aurélius, il trouvera le moyen de nous arrêter une bonne dizaine de fois, et nous ne rejoindrons jamais Tertia à temps. Nous ne sommes plus loin, maintenant. »

En effet, le convoi cheminait vers l'embouchure du cratère. Une fois le dernier piton rocheux passé, un lac obscur s'offrit à la vue des voyageurs dans son inquiétante beauté.

« L'Averne devient à la mode », commenta Aurélius en constatant avec stupéfaction que bon nombre de ses concitoyens édifiaient de fastueuses demeures sur le seuil du Tartare. C'est de là que le pieux Énée était parti pour rendre visite aux trépassés, c'est là que prophétisait la première sibylle et que les morts retrouvaient leur voix. Les flancs escarpés du cratère surplombaient les eaux. On voyait peu de terrains à bâtir car le côté droit du lac était occupé par des installations portuaires à l'abandon et par un énorme centre thermal. En certains points, la route carrossable, très étroite, semblait dégringoler dans le lac, parfaitement rond, qu'on considérait autrefois comme l'embouchure du Styx infernal. Quand il était allé piller la campagne de Cumae, Hannibal lui-même s'était arrêté près de ces eaux mystérieuses pour sacrifier aux dieux des Enfers un troupeau d'agnelles noires.

« Dans cette conque où ne vivaient autrefois que de pauvres paysans, un *jugurum* de terre a atteint des sommes vertigineuses ! observa le sénateur.

— Les Plautii habitaient déjà ces lieux quand le grand-père de Gnéus n'était qu'un affranchi. À présent, leur propriété n'a pas de prix. Le vieux s'était enrichi avec le commerce du poisson à l'époque des guerres civiles, quand, entre deux batailles, les généraux et les hommes politiques rivalisaient de raffinement gastronomique. En l'espace de vingt ans, il est parvenu à acquérir toutes les terres situées au nord du cratère, bradées par les propriétaires que les dettes et les proscriptions avaient ruinés. Et voilà le résultat ! s'exclama la matrone en indiquant, sur une étroite bande de terre, le splendide bâtiment blanc qui se dressait entre les arbres.

— C'est vraiment une merveille. Gnéus a beau être le petit-fils d'un esclave, il ne manque pas de goût !

— Figure-toi que Tertia Plautilla déclare à qui veut l'entendre qu'elle descend d'un chef de tribu étrusque ! Je ne la contredis pas : un peu de mystère sera utile à notre entreprise.

— Que comptez-vous vendre ? » demanda Aurélius, intrigué. L'habileté avec laquelle sa grosse amie amassait des fortunes égalait presque sa capacité à les dépenser à pleines mains.

« Des huiles parfumées et des essences aphrodisiaques. Plautilla est une fine connaisseuse de plantes aromatiques, elle a créé une véritable officine et engagé les meilleurs parfumeurs de Neapolis. Je m'occuperai de la distribution et de la propagande.

— De la propagande ?

— Mais bien sûr ! Les candidats aux élections n'engagent-ils pas des centaines de désœuvrés pour écrire leur nom sur les murs de la ville ? Les meilleures tavernes accrochent dans les rues des enseignes qui louent leur cuisine, et les *lupae* elles-mêmes vantent leurs talents sur les colonnes du Forum. Je ne vois donc pas pourquoi ce système ne marcherait pas avec les cosmétiques ! Et si un patricien renommé acceptait de lancer la mode... »

Le sénateur se contenta de sourire en évitant de croiser le regard de son amie.

« Plautilla a décidé d'épouser Sempronius Priscus, un noble plein d'exigences. Elle a donc besoin d'une dot consistante. Elle veut obtenir son héritage, et c'est là que tu entres en jeu, Aurélius, en qualité d'expert légal. Il te faudra veiller à ce que ses frères ne tentent pas de l'escroquer !

— Pour quelle raison Tertia Plautilla n'a-t-elle pas de dot ?

— Elle en est à son troisième mariage, elle en a déjà gaspillé deux. Te rappelles-tu ses noces avec Balbus ? » lui demanda la matrone avec un petit sourire complice. Elle savait que le patricien avait eu une liaison avec son amie juste avant ce mariage hâtif.

« Je me rappelle surtout que Paolina, sa belle-mère, s'employait par tous les moyens possibles à l'éloigner de moi.

— Elle avait bien raison ! La pauvre fille n'aurait jamais trouvé de mari si tu ne lui avais pas rendu sa liberté, affirma Pomponia, qui gardait de cet épisode des souvenirs plus vifs que ceux de son principal acteur. Voilà, nous sommes arrivés. Par Artémis, comme le lac est sombre, en automne ! »

L'Averne était immobile et noir. De l'autre côté de l'eau, au milieu d'une végétation sauvage, on entrevoyait le port abandonné, les ruines d'une entreprise cyclopéenne, réalisée quelques dizaines d'années plus tôt, qui pliait désormais devant le temps, s'enfonçant jour après jour dans le sable.

Le véhicule s'immobilisa devant un groupe de bâtiments imposants, ceints d'un mur plutôt bas. Parmi les pierres carrées, sous une mosaïque représentant un féroce mâtin, une inscription avertissait les passants : *CAVE CANEM*, attention au chien !

« Aurélius, Pomponia ! Il est arrivé quelque chose de terrible ! »

Tertia Plautilla se précipita vers eux, hors d'haleine. Le patricien observa avec une certaine émotion son ancienne maîtresse. Dix années avaient laissé leur marque sur son visage expressif, au long nez aquilin ; sa peau, qui, dans le souvenir d'Aurélius, était aussi rose et douce que celle des fillettes, semblait à présent moins lumineuse ; son corps de sylphide, jadis aussi fin qu'un jonc, s'était arrondi, comme c'était souvent le cas chez les matrones dans la splendeur de l'âge, et la grande masse de ses cheveux bruns était tirée en une construction compliquée de petites boucles.

« Mon frère Atticus est mort ! parvint enfin à raconter Plautilla entre les sanglots. On l'a retrouvé ce matin dans le bassin des murènes, la main droite réduite à l'état de moignon !

— Par les dieux immortels ! gémit Pomponia.

— Il a glissé dans le vivier cette nuit. Personne ne l'a entendu s'éloigner, pas même les esclaves », expliqua leur amie, accablée. Le patricien passa un bras autour de ses épaules en un geste protecteur et déclara qu'il pourrait repartir sans tarder pour éviter de gêner la famille en deuil.

« Non, non, Aurélius, au contraire, je te prie de rester. Ici, tout le monde semble avoir perdu la tête, et j'ai besoin d'un ami de confiance. Mon père sera honoré de ta présence à la cérémonie funèbre. Il lui faut également rédiger son testament, et ton aide lui sera précieuse.

— D'accord. Puis-je présenter mes condoléances à la veuve ? demanda le sénateur en adoptant un ton de circonstance.

— Oui, bien sûr, répondit Tertia, à l'évidence contrariée.

— Certes, cette Priscilla n'est pas une femme exceptionnelle... » se justifia Aurélius. Et de fait, l'épouse de l'aîné des Plautii, négligée et querelleuse, était l'une des femmes les moins avenantes qu'il eût jamais rencontrées. Ennuyeuse, maladroite et geignarde, elle était toujours prête à se plaindre. De plus, elle avait l'habitude irritante de renifler.

« Comment, tu ne le sais pas ? Atticus a divorcé il y a quelques mois après vingt ans de mariage ! Il a pris une femme sans le sou qui... eh bien, je préfère me taire, tu

jugeras par toi-même. Sache seulement qu'elle est plus jeune que moi. Elle se lave tous les matins le visage au lait frais et passe une heure à se faire coiffer. Et pour tout couronner, elle s'appelle Héléna ! »

L'attention d'Aurélius s'aiguïsa aussitôt, comme chaque fois qu'on abordait ce genre de sujets.

« Elle était mariée à un certain Naevius de Neapolis, dont mon père s'est débarrassé en lui versant un beau magot. Avec ses airs affectés, elle a réussi en l'espace de quelques mois à embobiner ce niais d'Atticus et à entrer dans notre maison munie d'un contrat de mariage en bonne et due forme. Rien n'est assez raffiné pour elle. Et dire qu'avant de rencontrer mon frère, elle devait se contenter d'une servante décrépite ! Quoi qu'il en soit, cela ne me regarde pas. Je n'ai besoin que d'une seule chose : une dot pour me marier !

— Sempronius Priscus, une famille consulaire déjà en vue à l'époque de Sylla... intervint Pomponia. Ce sera ton troisième mari, n'est-ce pas ?

— J'aimerais que ce soit le dernier ! J'ai épousé Metius sur l'ordre de mon père, et Balbus dans le but d'oublier un autre homme... »

Le patricien, qui ne nourrissait plus qu'un sentiment de tendre camaraderie pour Plautilla, feignit de ne pas saisir l'allusion.

« Ce paradis ne te manquera-t-il pas ? » demanda-t-il en jetant un regard admiratif à la ronde : le péristyle, d'une rare élégance, était encore encombré d'échafaudages, sur lesquels s'attardait un minuscule ouvrier.

À droite, derrière le grand arc de marbre, un chemin couvert menait à une curieuse tourelle, qui s'élevait parmi les arbres du jardin. La tonnelle offrait une belle vue sur le parc, parcouru par un petit canal de marbre blanc qui brillait au milieu des arbustes. L'*euripus* se perdait en bouillonnant dans le bois, à l'intérieur d'une grande volière.

« Peu m'importe de quitter la villa. Loin de Rome, il n'y a pas de vie. Tu le disais, toi aussi, autrefois, expliqua Tertia.

— Je le pense encore.

— C'est ici que tu cultives les plantes aromatiques pour nos parfums ? demanda de manière bien peu opportune Pomponia, à qui ni le deuil ni la beauté du paysage n'avaient fait oublier les affaires.

— Non, le canal conduit à l'étang où Secundus élève ses oiseaux. Mon jardin se situe en bas, près des bassins. C'est là, dans le plus grand, que nous avons retrouvé Atticus... »

Aurélius tourna le regard vers le lac, où les viviers étincelaient. Dans le triomphe de la végétation, ces lieux auraient pu paraître sauvages à un œil distrait, mais le sénateur ne se laissa pas leurrer : le parc était le fruit d'un projet soigné, et la nature, sauvage en apparence, avait été pliée, tronc après tronc, rocher après rocher, aux exigences esthétiques d'un architecte raffiné.

Les six grands bassins qui bordaient la rive démontraient que, contrairement aux nombreux riches qui étaient prêts à se libérer de toute activité productive dans la tentative d'imiter gauchement les aristocrates, Plautius continuait sans la moindre honte à s'occuper de l'entreprise florissante à laquelle il devait sa fortune.

« Mon père est fier de sa maison et de son commerce. Étant donné son âge, il avait confié ses affaires à Atticus. Qui sait maintenant... »

— Courage, Tertia, pense à tes noces ! » l'exhorta Pomponia. Et à notre commerce, ajouta-t-elle en son for intérieur.

« Allez donc aux thermes. Le *calidarium* est prêt, et les *balneatores* vous y attendent. Le dîner sera servi à la neuvième heure. Je voulais vous offrir une fête, mais vous aurez, hélas, un banquet funèbre... »

« Nous avons choisi un bien beau moment pour venir ! » soupira la matrone, une fois en tête à tête avec Aurélius, tout en confiant son ample *palla* à un esclave *capsarius*.

Le sénateur ne répondit pas. Il regardait le grand vivier rond, au loin, où frétilaient les monstres qui avaient goûté à la chair humaine.

« Castor, où t'es-tu fourré ? » criait Aurélius en inspectant en vain les *cubicula* qui jouxtaient son logement, où le fidèle secrétaire était censé l'attendre.

Mais le Grec demeurait invisible. Depuis qu'il avait amassé une petite fortune par des moyens peu honnêtes, l'ancien esclave obéissait avec réticence et s'éclipsait lorsque son maître avait besoin de lui.

Le sénateur s'énervait : qui ajusterait les plis de sa toge ? Certes pas un grossier serviteur indigène, né et élevé dans une ferme ! Il valait peut-être mieux choisir une belle chlamyde, ou une synthèse grecque, plus facile à enfiler... mais comment renoncer au plaisir d'impressionner la belle Héléna en affichant les insignes de son rang ?

L'absence de Castor le plongeait vraiment dans l'embarras, se dit le sénateur en se demandant pourquoi il gardait à son service ce Levantin effronté qui risquait à tout moment de mettre en danger sa réputation honorable de Père conscrit. Le mois précédent, à Baïes, Castor s'était permis d'utiliser son nom comme aval pour vendre un lot de bijoux volés. Quand Aurélius s'en était aperçu, la transaction avait déjà eu lieu et la femme du consul en charge se pavanait dans la capitale en arborant un collier de saphirs dérobé à la fille d'un édile. Mieux valait ne pas penser à ce qui se passerait lorsque les deux femmes se rencontreraient au même banquet.

« Castor ! appela-t-il pour la dernière fois, désormais résigné à accepter l'aide de l'esclave. Pas comme ça, malheureux ! hurla-t-il au *cubicularius* qui tentait maladroitement d'ajuster son vêtement. Les plis doivent tomber jusqu'aux pieds, mais sans les couvrir ! »

D'un geste d'agacement, il arracha la douce laine au pauvre esclave et essaya en bougonnant de la draper tout seul.

« *Domine, domine !* » C'est alors que le Grec surgit, en proie à une extrême agitation. « Il y a là une dame... » De ses mains, il dessina une amphore aux formes sinueuses et opulentes.

« Ah, tu te montres enfin ! » s'écria Aurélius, prêt à le punir. Mais Castor drapait déjà la toge avec habileté.

« Voilà, tu es plus présentable ! Va, maintenant ! On t'attend ! » lui lança-t-il. Et avant que le maître indigné ait pu ouvrir la bouche, le Grec disparut dans le couloir.

Durant sa brève intervention, Castor avait toutefois accompli un travail parfait ; ainsi, quand le patricien se présenta à la porte du *tablinum*, un peu avant la neuvième heure, il semblait impeccable, avec ses *calcei* curiaux aux lunules bien astiquées et sa toge blanche, ornée du laticlave, qui tombait droit de ses épaules robustes.

« Aurélius ! » l'interpella une voix vibrante.

Une matrone d'un certain âge était apparue sur le seuil. Un chaleureux sourire de bienvenue éclairait son visage aristocratique et altier.

« Paolina ! » s'exclama le patricien en s'approchant avec respect. La femme inclina légèrement la tête comme pour lui permettre de mieux l'observer. Son port était encore royal, et son visage, sillonné de profondes rides, conservait la noblesse qui lui avait jadis valu la réputation de matrone la plus raffinée de Rome. Elle souleva la tête pour l'accueillir d'un baiser. Dans ses cheveux veinés de gris, son diadème de camées oscilla en tintant.

« Tu es toujours aussi splendide ! affirma Aurélius, l'air admiratif.

— Aurélius, j'ai un fils général dans les légions. N'est-il pas un peu tard pour me faire la cour ? protesta la matrone.

— La beauté peut s'évanouir avec l'âge, mais pas le charme, noble Paolina !

— Plus de dix ans ont passé depuis notre dernière rencontre. Je sais que tu as pris ta place au Sénat, après une jeunesse plutôt dissipée. Mais nous parlerons plus tard de tes méfaits. Hélas, nous avons d'autres pensées en tête pour l'instant », dit Paolina en lui tendant la main afin qu'il l'accompagne à la table.

Ils furent bientôt rejoints par un homme à l'air ombrageux et méfiant.

« Mon beau-fils, Plautius Secundus », le présenta la noble dame.

Il s'agissait sans doute de l'oiselier, songea Aurélius, qui salua l'homme d'un signe amical. Son teint pâle et son nez de rapace donnaient au nouveau venu un aspect mélancolique, presque crépusculaire, et ses yeux d'un bleu délavé ne ravivaient en rien son expression. Il ressemble à une buse, songea le patricien, c'est sans doute la raison pour laquelle il apprécie la compagnie des volatiles. En se gardant de sourire, il décida de s'enquérir de ses bien-aimés oiseaux afin de lui être aimable.

Cette initiative atteignit son but : l'homme manifesta un élan de joie. C'est tout au moins ce qu'Aurélius crut lire dans ses sourcils levés, signe de jubilation extrême chez cet homme à l'allure funèbre.

« Et voici Héléna, la veuve d'Atticus », dit Paolina d'une voix glaciale.

L'attention d'Aurélius se réveilla soudain.

La femme qui avançait sur la terrasse fleurie avec une grimace de souffrance digne, des gestes étudiés et affectés, était consciente de sa beauté. Elle effleura la main de l'hôte de ses doigts froids et très soignés, aux ongles trop longs. Elle s'appliquait à afficher une expression impassible afin que l'émotion ne trouble pas son teint splendide à la transparence de céramique.

« Je ne reste qu'un instant, le temps de saluer notre invité. Je suis trop accablée pour me nourrir », déclara la veuve avec dignité, mais le sénateur songea qu'elle avait l'aspect détendu et repu de ceux qui viennent de se restaurer.

Avec un geste maniéré, la statue vivante passa la main dans sa chevelure couleur de miel. C'est certainement une blonde naturelle, se dit le patricien, avec un coup d'œil de connaisseur : une nuance rare, dans le Sud. Gainé dans une blanche tunique de deuil, son corps était digne de ses traits splendides.

« Je ne suis pas sans savoir ton chagrin, chère belle-fille, répondit Paolina d'une voix amère, mais je te prie de rester, par respect pour le sénateur Statius qui nous honore de sa visite. »

Cette prière avait des allures d'ordre, et la belle fut donc contrainte d'obéir.

« Ma fille Naevia », annonça-t-elle un peu plus tard sur un ton presque distrait en poussant en avant une jeune fille d'environ seize ans, dont les longs cheveux châtain flottaient librement sur les épaules, indiquant sa condition de vierge. L'adolescente, qui ne ressemblait nullement à sa mère, posa sur le patricien un regard sérieux, et Aurélius lut sur ses traits irréguliers une grande intelligence ainsi qu'une force de caractère hors du commun.

Enfin, le *pater familias* se montra. Malgré l'horrible malheur qui le frappait, le vieillard dégageait encore une grande énergie, et l'on pouvait distinguer dans ses yeux fatigués la ruse qui avait fait de lui un redoutable concurrent dans le monde des affaires.

« J'aurais aimé faire ta connaissance lors de circonstances moins tristes, sénateur Staius. Hélas, tu es arrivé à un terrible moment. Mais ne crains rien, les devoirs de l'hospitalité sont sacrés, et mon malheureux fils aurait sans doute été honoré de te savoir présent à son banquet funèbre. Bienvenue dans ma demeure ! »

Aurélius se dirigea vers la terrasse en compagnie de Gnéus Plautius. Il laissa aussitôt échapper un élan de sincère émerveillement : l'immense galerie reposait sur des colonnettes d'albâtre si fines qu'elles semblaient incapables de soutenir ne fût-ce qu'une feuille de papyrus ; tout autour s'étendait un jardin suspendu d'une rare élégance, dont les plantes étaient savamment disposées afin de recréer un coin agréable dans le paysage obscur du royaume des morts.

« Comprends-tu maintenant pourquoi la capitale ne me manque pas, Staius ? Je n'avais qu'un seul désir : vivre tranquillement en ces lieux avec ma femme et mes enfants, loin de la poussière et du bruit... À propos, est-il toujours interdit de circuler à Rome ? Il paraît qu'on a distribué tellement de dérogations que la *Lex Iulia Municipalis* est devenue lettre morte.

— Eh oui, tout le monde se plaint de la circulation, mais personne n'est prêt à renoncer au confort de son véhicule... Quoi qu'il en soit, l'interdiction est en place depuis près d'un siècle, et elle résiste plus ou moins bien. Et dire que les Romains ne donnaient pas plus d'un mois à cette mesure impopulaire quand elle est entrée en vigueur ! » commenta le patricien en s'installant sur les coussins, agréablement réchauffés, du lit de table.

C'est alors qu'un homme à l'allure martiale apparut sur le seuil.

« Mon fils, Lucius Fabricius, commandant des légions du Rhin », annonça la maîtresse de maison.

Une présence pour le moins imprévisible, songea Aurélius qui ne s'attendait nullement à trouver le général dans la demeure de son beau-père. On murmurait que le rejeton de la noble maison entretenait des relations plutôt tendues avec la famille par alliance de sa mère : élevé dans une vieille et fière famille sénatoriale, le noble Fabricius regardait d'un mauvais œil ces parents plébéiens et provinciaux qui n'avaient pas d'autre titre de gloire que leur argent comptant.

L'homme avança en saluant avec raideur tandis que sa bouche se contractait en une grimace amère et presque cruelle : son visage carré affichait une beauté qui était rare chez un homme, ce genre de beauté qui n'enlève rien à la virilité de l'expression.

Évaluant son rival, Aurélius songea qu'il lui faudrait déployer tous ses talents pour éviter d'être éclipsé par ce légionnaire revêché : aucune femme n'était insensible au charme de la cuirasse !

Quant aux Plautii, ils ne s'efforçaient même pas de simuler de la sympathie pour le nouveau venu. L'arrogance patricienne de Fabricius semblait en fait susciter chez ces riches poissonniers une sorte d'agacement.

« Tout ce qu'on mange à cette table est le produit de mes terres ! » déclara le vieillard avec fierté tandis que les serviteurs se présentaient avec la *gustatio*.

On découvrit au centre de la table un énorme plat rempli d'huîtres, de moules et de coquillages, qui enthousiasma Pomponia au point d'interrompre son bavardage.

« Si Servilius était là ! » s'exclama-t-elle, l'air ravi, consacrant une pensée à son gourmand époux, qui soignait ses rhumatismes aux thermes de Baïes.

« Les huîtres ont été pêchées il y a quelques minutes, arrosez-les de cet ulbanus de Cumes », suggéra l'amphitryon. Après avoir offert des libations aux dieux et prononcé un bref éloge du défunt, il donna le signal de départ au repas.

« Veux-tu voir comment nous cultivons les huîtres ? demanda Plautius au sénateur, qui regardait la belle Héléna saisir un coquillage du bout des doigts, comme si elle craignait d'effectuer un geste inélegant.

— Faut-il vraiment que nous parlions de poissons ? intervint le général.

— C'est pourtant un sujet passionnant », répliqua Aurélius, qui ne supportait pas cette morgue si aristocratique... Et ma famille est plus ancienne que la tienne, ajouta-t-il en son for intérieur. Tu n'as donc aucun droit de me regarder de haut.

« Nous devrions discuter de problèmes légaux... suggéra Tertia en attirant l'attention des convives.

— Comme tu es pressée de devenir patricienne, ma chère ! la railla Fabricius.

— Lucius, tu devrais épouser, toi aussi, une riche plébéienne pour renflouer tes caisses ! riposta Tertia d'une voix amère.

— Je n'ai pas besoin d'argent, déclara le général avec mépris. Au front, on ne porte pas de vêtements raffinés, et un bon commandant se doit de manger le même ordinaire que les légionnaires, ainsi que le faisait le divin Jules...

— Ah, mais César devenait un autre homme à la fin de ses campagnes militaires ! intervint Pomponia. À l'âge de vingt-cinq ans, il avait déjà accumulé dix milliards de dettes, et il lui fallut conquérir les Gaules pour les rembourser ! Vous n'ignorez pas qu'il offrit à Servilia une perle coûtant six millions de sesterces et à Cléopâtre...

— Un soldat n'a pas à offrir de cadeaux aux femmes ! l'interrompit Fabricius.

— À propos de cadeaux, Aurélius, le tissu que tu m'as envoyé est splendide, intervint Plautilla avec une perfidie inconsciente. Elle semble peinte, et pourtant le dessin est d'une régularité...

— Il s'agit d'un procédé en usage dans les Indes. Ce tissu vient de l'île de Taprobane. On grave le motif sur du bois que l'on a imprégné de la couleur désirée, et l'on passe ensuite l'estampe sur le tissu à l'aide d'une presse.

— Très étrange ! s'étonna Plautilla.

— Plus à l'est, on emploie, paraît-il, ce système pour fixer les caractères écrits, ce qui permet d'obtenir plusieurs exemplaires d'un même rouleau.

— Sottises ! C'est certainement une histoire destinée aux gens crédules. Tu ne verras jamais d'ouvrage de ce genre, sénateur ! Le papyrus s'émietterait ! Et puis, comment peux-tu croire qu'un peuple lointain et sauvage connaît des méthodes que les Romains

ignorent ? Tout n'est que barbarie en dehors des confins de l'Empire ! » s'écria Fabricius en affichant un rigoureux patriotisme.

Entre-temps, deux serviteurs avaient fait leur apparition avec un grand plat en argent.

« Voyons voir ce que nous allons manger ! » s'exclama Gnéus en soulevant le lourd couvercle historié.

Le vieillard se pencha sur le récipient. Sa bouche s'ouvrit toute grande tandis que ses yeux s'écarquillaient en une expression d'étonnement et de fureur.

« Qui a osé ? » s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Au fond du plat fumant, une murène recouverte d'une sauce rougeâtre semblait plongée dans le sang.

« Par les dieux du ciel... Atticus ! murmura Plautilla en blêmissant et en portant les mains à son estomac.

— Faites immédiatement fouetter les esclaves de la cuisine ! » ordonna Fabricius tout en s'efforçant de soutenir son beau-père atterré. Tandis qu'il parlait, un jeune domestique s'était avancé d'un pas nerveux au fond de la salle à manger.

« *Domine*, ne regarde pas...

— C'est ta faute, fainéant ! siffla Secundus en l'assaillant de toute sa haine. C'est toi qui t'occupes des repas ! »

D'un geste, le vieil homme le fit taire. Il se leva en se libérant du bras protecteur de Fabricius.

« Qui a orchestré cette moquerie aux dépens d'un père en deuil ? Réponds-moi, Silvius, demanda-t-il avec un filet de voix.

— Personne ne s'est moqué de toi, *domine*. Tu avais dit d'honorer tes invités avec nos meilleurs produits, t'en souviens-tu ? La murène a été pêchée hier soir dans le petit bassin, sur tes ordres. On l'a fait mariner avec des herbes et du jus de prune. N'ayant reçu aucune indication contraire, les esclaves l'ont cuisinée.

— Espèce de vipère, tu l'as fait exprès... » marmonna Fabricius entre ses dents.

Mais Gnéus semblait déjà se ressaisir. Passant la main sur son front moite, il admit : « C'est vrai, j'ai oublié de prévenir...

— Comment se fait-il que tu n'y aies pas pensé, Silvius ? commenta Tertia avec malignité. On dit pourtant que tu es très intelligent...

— Un domestique ne pense pas, maîtresse, il obéit », répondit le jeune homme sans baisser les yeux.

Cette conversation parut très, trop confidentielle, à l'oreille avertie d'Aurélius. Silvius était-il le *delicatus* de son maître, son jeune amour ? Gnéus avait eu, dans sa jeunesse, une réputation de séducteur impénitent, mais il arrivait que les goûts changent...

Le jeune homme s'éloigna d'un pas digne. En dépit de ses paroles, il n'y avait pas la moindre trace d'humilité servile dans son comportement. Aurélius se promit d'envoyer son secrétaire fouiner : on rencontrait de bien étranges domestiques dans cette maison...

« Tu daignes enfin te montrer, Castor ! grogna Aurélius un peu plus tard en voyant apparaître l'affranchi.

— Je me suis lié d'amitié avec les domestiques, répondit le Grec en restant dans le vague.

— Qu’as-tu appris au sujet des maîtres de maison ? demanda le sénateur, certain que le Levantin avait bien utilisé son temps.

— La vieille est crainte et respectée de tous. Comme tu le sais, elle a épousé Plautius en secondes noces après que Tibère l’a eu contrainte à divorcer de son premier mari, le général Marcus Fabricius, le père du beau militaire que tu as rencontré au dîner. Plautius avait rendu un très grand service à l’empereur, et son mariage avec Paolina favorisait son ascension sociale. Paolina a obtempéré bon gré mal gré. Il faut reconnaître qu’elle s’est montrée une épouse exemplaire.

— C’est une matrone à l’ancienne mode. Elle suivait son premier mari dans toutes les campagnes militaires, vivant dans les campements en compagnie des soldats.

— Comme Agrippine, l’épouse de Germanicus.

— Oui, elle était très liée à Fabricius. Le divorce que l’empereur leur a imposé a dû être terrible pour l’un comme pour l’autre.

— Fabricius est mort l’année suivante, victime d’une embuscade dans une forêt, me semble-t-il.

— C’est ce qui a permis à Paolina de se résigner. Mais tu ne veux tout de même pas me faire croire que ta curiosité s’est limitée à Paolina...

— Bien sûr que non ! À en juger par les bavardages des domestiques, Tertia n’a pas cessé, au fil des ans, de distribuer ses grâces...

— Je me demande si Sempronius Priscus parviendra à lui tenir tête !

— Atticus n’y croyait pas. De plus, il était si pingre qu’il pensait que cette alliance avec un noble risquait de peser trop lourd sur les finances de la famille. Et puis, il y a la veuve...

— Hélène ? » demanda Aurélius avec intérêt.

L’affranchi entreprit de lui masser le cou afin de le détendre : le patricien ne pouvait rien exiger de mieux en l’absence de Néfer, la splendide servante égyptienne pour l’achat de laquelle il avait déboursé une somme exorbitante.

« Cette femme n’est pas bien vue des domestiques, poursuivit Castor. Elle se donne des airs de reine, mais elle n’avait pas un sesterce quand elle est entrée dans cette maison. Je doute qu’elle ait épousé ce raseur d’Atticus sous l’effet d’une passion impérieuse !

— Et maintenant qu’il est mort, il ne lui faudra pas longtemps pour trouver un autre pigeon à plumer... Mais que dit-on des hommes ?

— Atticus était plutôt impénétrable. Et radin, qui plus est. Il n’avait que deux centres d’intérêt : l’argent et sa nouvelle femme. Il vivait dans la terreur d’être ruiné et trompé.

— Et Secundus ? »

Simulant la terreur, le Grec porta rapidement la main droite à son aine. « Ne prononce pas son nom, *domine* ! Il porte malheur !

— Tu crois à ces bêtises ? Tout au plus, le pauvre Secundus aura porté malheur à son frère aîné ! dit Aurélius en se levant. Quoi qu’il en soit, tu as fait du bon travail. Tu peux te retirer dans la chambre voisine, je me préparerai seul pour la nuit.

— Attends-tu des visites ? demanda le Grec avec son indiscretion habituelle.

— Je viens tout juste d’arriver et tu voudrais déjà que j’aie séduit une jeune fille ? Je défie quiconque de faire une conquête en l’espace d’un seul après-midi !

— Si je t’ai posé la question, c’est parce que je connais ta renommée... alors, bonne nuit, maître.

- Veille à ne pas ronfler trop fort, ton *cubiculum* jouxte le mien.
- Oh, ne t'inquiète pas, *domine*. Je ne dors pas ici !
- Et où alors ?
- Chez la première femme de chambre d'Hélène. C'est une fille fort agréable, et j'ai eu tout l'après-midi pour la séduire », expliqua Castor avec un sourire triomphal, disparaissant dans l'obscurité du couloir sans laisser le temps à Aurélius de protester contre son impertinence.